

**LA TRADUCTION, CONTACT DE LANGUES  
ET DE CULTURES**

**- Études réunies par Michel Ballard -**

**Petronela MUNTEANU**

**Alina TARĂU**

Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie

Les productions littéraires et culturelles du monde francophone jouent un rôle important dans le contexte de la mondialisation ; de nos jours on observe un intérêt accru pour le dialogue interculturel, pour conserver et protéger l'identité culturelle, la partager et la manifester au sein de la diversité du monde.

Dans le cadre de quelques journées d'étude intitulées « Langues et cultures en contact » la conscience de l'importance de la traduction a amené Michel Ballard à publier l'ouvrage *La traduction, contact de langues et de cultures*, en 2 volumes, avec le concours du Certa (Centre de Recherche en Traduction de l'Université d'Artois), de l'Association Arras Université et de l'Université d'Artois .

Michel Ballard est professeur de traduction et de traductologie à l'Université d'Artois. Il anime le centre de recherche CERTA , publie des ouvrages consacrés à la traduction et à la traductologie

Le présent ouvrage a une solide base scientifique, présente des sujets intéressants et réunit des noms importants provenant de cultures différentes comme Catherine Bocquet, Esther Heboyan Devries , Thomas Buckley, Christina Adrada, Corinne Wecksteen, Ahmed Al Kaladi, Si Yan Jin (dans le premier volume) et Li Xiaohong, Catherine Delesse, Michael Mariaule, Jean-Paul Rosaye,

Camille Fort, Sylvine Muller, Linda Pilliere, Françoise Heitz et Siobhan Brownlie (dans le deuxième volume).

L'idée dominante de l'ouvrage, énoncée dès le titre, est que la traduction suppose un contact inévitable avec une autre langue et une autre culture.

Les deux volumes sont composés de neuf et respectivement dix études, suivies d'une bibliographie de référence permettant un approfondissement de certains points traités, à ceux-ci s'ajoutent des corpus de traductions dont on ne peut que noter la richesse.

Le premier volume commence par l'étude intitulée « Les faux amis : quelle place faut-il faire à la terminologie » où Catherine Bocquet explore l'aspect de la contamination et de l'erreur provoquées par l'interférence interlinguistique. Après avoir défini les termes de « faux amis », elle fait un examen minutieux de la terminologie, puis elle offre deux annexes traitant quelques ouvrages consacrés aux faux amis et aux acceptions du mot « terminologie ».

Dans l'article « Les résistances de la langue turque », signé par Esther Heboyan De Vries, l'auteur évalue, analyse et compare trois versions d'une nouvelle de Nedim Gursel données en trois langues : le français, l'allemand, l'anglais. Trois stratégies y sont explorées : la transposition, l'imitation et l'expansion. L'auteur insiste sur les résistances de la langue, en spécial les noms propres évoquant les spécificités culturelles.

La conclusion est que le traducteur doit souligner la relativité des expériences humaines et, selon la nature du texte, les stratégies peuvent varier dans le passage d'une langue à l'autre.

« Traduction et identité linguistique : l'anglais américain » est le titre proposé par Thomas Buckley dans une étude où l'on parle de la situation paradoxale dans laquelle se trouve l'anglais américain avec, d'une part, son hégémonie mondiale et, d'autre part, son image de langue illégitime. Après avoir parlé des différences entre l'anglais et l'américain qui sont de trois types, lexicales, morphologiques et phonologiques, il présente les choix possibles entre les variétés d'anglais, les choix faits par les auteurs, les éditeurs et les traducteurs.

L'importance de l'onomastique, qui constitue l'un des éléments les plus représentatifs d'une culture, est soulignée dans l'étude « La traduction de la connotation onomastique en littérature », dont le signataire est Cristina Andrada Rafael. Elle parle d'un phénomène généralisé dans la plupart des cultures au fil de l'histoire quand les événements sociaux ont influencé l'onomastique ; par exemple, la société des Etats Unis laisse son empreinte dans les anthroponymes de ses voisins hispanophones et l'auteur soutient cette idée avec des exemples pittoresques.

En Europe le rôle de la religion a été important pour le choix onomastique. Les prénoms Maria, Jésus étaient fréquents mais, au cours des dernières décennies, on a recherché l'exotisme dans des noms comme Vanessa, Jessica, Jennifer ; de nos jours, on observe un intérêt renouvelé envers des noms simples. A l'origine, les prénoms et les noms de famille étaient des descriptions, des qualifications personnelles. L'auteur ne partage pas l'avis des linguistes et des logiciens qui considèrent les noms propres « une étiquette dépourvue de signifié ». Dans son essai de définition, elle part de la conception saussurienne traitant le nom en tant que signe linguistique composé d'un signifiant (forme) et d'un signifié (contenu).

Le contenu regroupe le signifié dénotatif d'un côté (signifié étymologique ou conceptuel) et le signifié connotatif ou connotation, de l'autre. La conception de l'anthroponyme est tripartite : forme (qui relève de la phonologie), contenu (qui relève de la linguistique et de la sociologie) et référent (qui confère au nom propre sa fonction pragmatique).

On ajoute des exemples pour illustrer l'idée : le prénom Berthe, son signifiant – une combinaison de phonèmes, son signifié – nom féminin d'origine germanique, diminutif de « bert » qui veut dire « brillant, illustre », son référent - variable selon l'époque, la formation du récepteur ; dans ce cas « berthe » fait penser à « la grosse berththa », à « sainte berthe » ou à « berthe au grand pied » ; il pourrait évoquer un personnage de l'entourage de chacun.

Avec « Anthroponyme et connotation dans la littérature » on passe de l'objectivité de ces aperçus généraux à la subjectivité du

texte littéraire et pour démontrer que les noms propres, ainsi que les descriptions et les narrations participent au monde fictif de l'auteur on s'arrête sur un chef d'oeuvre de la littérature française, *Madame Bovary*

L'anthroponyme littéraire devient un symbole dont se sert l'auteur pour transmettre des idées, des sentiments, le nom du personnage étant un trait qui lui est conféré à *posteriori* et qui contribue à sa caractérisation. Cette idée est soutenue avec des exemples tirés du texte cité ; le nom des protagonistes possède un contenu dénotatif et /ou connotatif, souvent renforcé par une nuance ironique qui réside dans le rapport nom /personnage.

La conclusion exprime le regret que le problème de la traduction de l'anthroponyme en littérature, notamment du roman, n'a pas suffisamment attiré l'attention des traducteurs.

Corinne Wecksteen est l'auteur de « La traduction des référents culturels dans *Maybe the Moon*, d'Armistead Maupin : des apparences aux faux semblants » la traduction française faite par François Rosso est choisie pour étudier les référents culturels. L'auteur fait un examen judicieux des aspects qui rendent la traduction difficile : les référents culturels apparents, les allusions, les connotations ; elle fait des commentaires, des jugements critiques mais propose aussi des solutions pertinentes.

« Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels » signé par Michel Ballard constitue une démarche scientifique rigoureuse, un point de repère sur lequel on va insister brièvement.

Dans l'introduction, l'auteur offre une définition des éléments constitutifs de son objet d'étude « les désignateurs de référents culturels » en partant du sens classique du mot « culture » qui désigne « les manifestations intellectuelles et artistiques d'une nation » auquel on ajoute encore « le sens de manifestations, coutumes, institutions, non seulement d'un groupe mais d'une communauté ». Les désignateurs culturels (DRC), les culturèmes, sont groupés en désignateurs qui renvoient à l'universel (qui posent

peu de problèmes en traduction) et ceux qui renvoient à une spécificité et qui sont discutés largement dans cette étude.

La méthode utilisée est fondée sur l'observation des traductions faites par des professionnels, des enseignants et des étudiants et la stratégie sur laquelle on se concentre est la recherche de l'équivalence.

On propose plusieurs types de différences linguistico-culturelles : la désignation différente de réalités analogues mais possédant une spécificité, la différence de désignation générée par un découpage différent de la réalité, la désignation asymétrique.

En ce qui concerne la traduction des référents culturels, Ballard contredit le linguiste Catford qui considère les DRC des limites de traduction. Selon lui, la traduction ne doit pas se présenter sous la forme de la variante originale, car les notes et les incrémentalisations permettent un contact de langues et de cultures.

Le problème de l'acculturation est posé dans l'ouvrage « Acculturation et traduction », signé par Ahmed Al Kaladi. Il examine les cultures en contact et les phénomènes qui en résulte, les principales caractéristiques de la littérature d'acculturation, la position des traducteurs qui doivent traduire non seulement les mots, mais aussi la culture qui se cache derrière ces mots.

Jin Siyan propose dans « Quelques réflexions sur l'horizon d'attente chinois face à la France et à l'Occident » une évaluation de la réception de la littérature française en Chine, les caractéristiques des traductions de poésie, de roman, de théâtre, continuant la deuxième partie avec des problèmes de traduction pour deux termes « décadent » et « dieu », dont la traduction en chinois constitue deux actes de réception différents.

Le deuxième volume contient dix articles précédés de la *Présentation* de Michel Ballard. On identifie dans cette présentation quelques théories de la traduction, le volume se situant, selon Ballard, dans une position de dialogue avec les théories du refus du contact.

Le volume commence par l'étude que Li Xiaohong fait sur la traduction des prénoms français en chinois. L'auteur présente

d'abord les principales règles de formation des prénoms en France et en Chine. Ces prénoms sont, en général, porteurs de message ; ils sont signifiants et dépendent des lieux, des fonctions ou des filiations. L'auteur de l'article révèle ensuite les principes de transfert des prénoms français en caractères chinois. Ces prénoms peuvent être traduits lorsqu'ils sont aussi des noms communs mais, le plus souvent, ils sont transcrits phonétiquement.

Dans le deuxième article, Catherine Delesse révèle les possibilités de transfert des langues étrangères créées par Hergé : l'arumbaya et le syldave. L'auteur décrit ces langues imaginaires, leurs modes de formation et de fonctionnement. On souligne le fait qu'Hergé a comme point de départ les langues existantes qu'il transforme orthographiquement et phonétiquement pour l'amusement du lecteur. La traduction de l'arumbaya en anglais se fait à l'aide du cockney qui suit le jeu d'Hergé sur le sens et les sons. En ce qui concerne le syldave, les traducteurs ont changé seulement quelques mots du texte, donc cette langue a été peu traduite.

Michaël Mariaule énonce, dans son article dédié à William Bradford, les problèmes chronolinguistiques et les aspects culturels d'*Of Plymouth Plantation*. Dès le début de l'article l'auteur reprend l'idée, présentée dans le titre du recueil, de mise en contact des langues et des cultures, lors de la traduction. La traduction n'est pas réduite, selon l'opinion de Michaël Mariaule, à une opération purement linguistique, les problèmes culturels étant omniprésents.

L'article est composé de deux parties ; la première s'ouvre sur une évocation des théories de Jean René Ladmiral, d'Antoine Berman ou de M. Pergnier. L'auteur considère qu'il ne s'agit pas seulement d'un contact entre langues – cultures, mais d'un véritable choc. Il fait une analyse du lexique d'*Of Plymouth Plantation* en visant les archaïsmes, les anachronismes, les ambiguïtés de la syntaxe, dues aux locutions adverbiales et aux locutions pronominales équivoques. Il propose, comme tâche de la traduction, la désambiguïté bien souvent sous forme de rétablissement du référent.

La traduction du référent culturel fait l'objet d'étude de la deuxième partie de l'article. On y pose le problème du passage des référents culturels dans le texte d'arrivée, passage rendu difficile par l'éloignement chronologique, géographique et proprement culturel qui sépare les deux langues – cultures. La dernière partie de l'article consacre une large place à la traduction du fait religieux. Il y a certainement des différences lexicales et doctrinales entre la confession protestante et celle catholique.

Les deux parties de cet article ne sont pas exclusives l'une de l'autre, mais complémentaires. Selon l'opinion de l'auteur, langue et culture forment un tout indissociable.

Jean-Paul Rosaye présente quelques réflexions en ce qui concerne la traduction du troisième chapitre de *The Descent of Man* de Charles Darwin. Dans ce chapitre Darwin « invalide » les concepts de l'ancien paradigme culturel. Comme le soulignait Gillian Beer, dès lors « l'homme n'est plus le centre de l'univers chez Darwin ». On y suggère l'idée que la traduction du texte d'un penseur n'est pas un art mais un « artisanat ». C'est un parti – pris pour une « technè plutôt qu'une poïesis ».

L'auteur présente deux contradictions : la première repose sur les défauts de l'écriture darwinienne qui développe un récit dévoilant des présupposés idéologiques; la seconde montre que la traduction du titre de cet ouvrage est le résultat d'un choix subjectif et la subjectivité est rejetée dans le projet initial.

Le sujet de l'article suivant est *Venice Preserved* de Thomas Otway, pièce traduite généralement par *Venise Sauvée*. C'est un drame écrit en vers blanc que Camille Fort veut traduire en vers libre. L'auteur avoue au début de son article que son désir de traduire ce drame est dû à la tension entre une parole de l'ordre et une parole du désordre. On avoue aussi qu'on ne peut pas conserver certains redoublements phoniques, des ambiguïtés sémantiques ou des glissements de registre sans mettre en péril l'organisation du vers libre.

Camille Fort évoque dans son article les traductions précédentes de cette pièce théâtrale de même que les autres

traducteurs de pièces écrites en vers libres et met en évidence « la querelle » suscitée par l'opposition entre vers libre et vers rimé.

Le travail de traducteur rappelle à l'auteur le « parcours ponctuel » d'Antoine Berman qui vise la lecture préliminaire, mais aussi le « coup par coup » énoncé par Jean-René Ladmiral. La traduction doit marquer des coups dans la langue d'arrivée, donc la traduction doit garder de l'original les points de tension où la langue est le support d'un désordre de parole.

Sylvine Muller écrit un article plus vaste sur la traduction de *Lady Chatterley's lover* donnée par Pierre Nordon en 1991. L'étude pose d'abord le problème de la traduction des dialectes. L'auteur fait une comparaison entre la version française donnée par Nordon et la version donnée par F. Roger-Cornaz en 1932, en visant la traduction du sociolecte du personnage de Mellors.

On remarque la suppression par Cornaz des marques sociolectales dans les énoncés de Mellors. En revanche, Nordon comprend la nécessité de garder dans la traduction le style familier et populaire des énoncés de ce personnage, pour souligner l'existence de deux variétés de langue rapportées aux classes sociales auxquelles les personnages appartiennent. L'auteur affirme que cet affrontement du dialecte et de la langue correcte est aussi un affrontement de deux cultures, si l'on accepte que la diversité linguistique fait entrevoir la diversité des perceptions sur le monde et des rapports au monde.

L'article de Linda Pillière, rédigé en anglais, pose le problème de la traduction d'un style particulier. L'œuvre visée est le roman d'Ishiguro, *The Remains of the Day*, rendu en français sous le titre *Les vestiges du jour*.

Selon Linda Pillière, pour traduire un idiolecte, il faut d'abord trouver des équivalences linguistiques. Il arrive cependant qu'une structure linguistique n'ait pas d'équivalent dans la langue d'arrivée. Le traducteur doit faire de son mieux pour réduire les différences entre les deux textes; il doit compenser les pertes, soit par substitution d'équivalent, soit par reprise d'un élément du style dans une autre partie du texte. Le but en est de garder le ton et le registre du texte original.



L'article de Françoise Heitz a au centre l'œuvre d'un auteur bilingue, Hector Bianciotti. L'étude présente d'abord quelques espaces, quelques cadres retrouvés dans la nouvelle *La barque sur le Neckar* et dans le roman *Sans la miséricorde du Christ*, des œuvres écrites directement en français. On peut y identifier ce que Françoise Heitz appelle la « nostalgie d'un ailleurs ». On apprend ensuite que l'opposition de la géographie de la pampa et de celle de l'Europe se retrouve au cœur des deux langues : l'espagnol et le français. Dans cette partie, l'auteur nous fait connaître le terme « diglossie » qui nous rend conscients qu'on peut dire quelque chose d'une manière qu'on ne retrouve pas dans une autre langue. On peut, par conséquent, contredire la conception conformément à laquelle on peut facilement faire le transfert de sens d'un texte à un autre. On retient aussi l'idée que, lors de la traduction, on est confronté à ses limites et cette chose devient insupportable surtout lorsqu'on se traduit soi-même.

L'étude de Siobhan Brownlie est centrée sur le roman *La disparition* de Georges Perec. C'est un ouvrage lipogrammatique, c'est-à-dire rédigé sans utiliser de mots qui contiennent la lettre « e » et il représente pour les traducteurs de langue anglaise un défi, celui de produire un lipogramme en anglais.

L'auteur est préoccupé par la relation entre les contraintes et la créativité. Il suggère l'idée que lors de la traduction la réponse des contraintes est la créativité des traducteurs.

Le dernier article appartient à Michel Ballard qui explore le thème de la traduction du point de vue de l'enrichissement qu'elle apporte et de son intégrité.

L'histoire de la traduction faite par Ballard nous révèle, dès le début de l'article, l'idée que l'ennemi de la traduction est l'homme. On évoque Ptolémée II Philadelphe dont la traduction de Torah représente une des premières démarches d'enrichissement culturel. Mais c'est à l'époque romaine que la traduction est perçue véritablement comme « un vivier d'enrichissement linguistique et culturel ».

Le problème de l'intégrité du dogme est posé lorsque le clergé catholique traduit les *Écritures* pour le peuple.

Ballard énonce aussi la conception communicative de la traduction de préserver le message dont on change la forme. On identifie ici les théories de tendance herméneutiques dont l'auteur parle dans la « Présentation » de ce recueil. C'est une théorie qui privilégie la compréhension du sens du texte à traduire.

On retrouve dans cet article l'idée que les traductions en latin de diverses notions philosophiques et scientifiques, des œuvres arabes, annoncent les pratiques des belles infidèles. On rappelle aussi le principe clé de ces « belles infidèles » qui est de plaire au public, en lui offrant un texte correspondant au goût de son époque.

La fin de l'article contient quelques aspects linguistiques de la dialectique de l'intégrité et de l'enrichissement. L'auteur ajoute quelques considérations concernant certains effets du report et de l'emprunt, considérations suivies d'exemples concluants. L'importation linguistique est génératrice de problèmes d'opacité, de faux sens ou de bizarrerie, mais, en même temps, elle est révélatrice de « l'autonomie des éléments importés et des capacités de réaction naturelles des langues en contact ».

Les problèmes du contact langue – culture qui dominent la traduction, toutes les questions abordées dans ce recueil peuvent constituer un repère dans le vaste domaine de la traductologie. Le mélange des données théoriques et pratiques, les sujets soigneusement traités et les solutions proposées signifient une source d'information importante pour tous ceux qui s'intéressent à la traduction.